

**NATALIA
GINZBURG**

Tous
nos hiers



LIANA LEVI



piccolo



Ippolito tapait à la machine les mémoires que leur père dictait en se réjouissant du bon tour qu'il jouait au roi, à Mussolini et aux « crapules » fascistes. Concettina ne cessait de changer de fiancé, et Giustino disait à Anna qu'elle était trop laide pour pouvoir songer à se marier. Tous les quatre épiaient leurs jeunes voisins de derrière la haie. Ils recevaient de grandes boîtes de chocolats d'un ami de leur père, Cenzo Rena. Et madame Maria évoquait les splendeurs du passé. Mais tout ça c'était avant. Avant d'être engloutis par les deuils, les vilénies du fascisme et le vacarme de la guerre. Avant que ces années-là ne deviennent « tous leurs hiers ».

NATALIA GINZBURG (1916-1991) occupe une place centrale dans la littérature italienne de l'après-guerre : son style monocorde dénué de fioritures et de pathos, son tableau de la jeunesse des difficiles années de la guerre, sa finesse psychologique sont profondément originaux. Épouse de l'écrivain Leone Ginzburg, torturé à mort dans les prisons fascistes en 1944, auteure de pièces de théâtre et d'essais, elle a été aussi éditrice aux éditions Einaudi.

« Amours et rêves de révolution sont vécus dans la torpeur sur fond de fascisme. » *Libération*

Natalia Ginzburg

Tous nos hiers

*Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre

LIANA LEVI  piccolo

Préface

Face aux drames de l'histoire, les hommes sont toujours seuls, terriblement seuls, avec leurs doutes, leurs peurs, leurs inaptitudes et leurs faillites. C'est ce que nous dit Natalia Ginzburg dans *Tous nos hiers*, le très beau roman qu'elle publie en 1952.

Durant les années cinquante, les écrivains italiens sont pressés de raconter tout ce qui a été jusque-là interdit pour cause de fascisme, la littérature de la Péninsule est dominée par les romans néoréalistes qui évoquent les années sombres de la dictature et de la Seconde Guerre mondiale, tout en célébrant les gestes héroïques de la Résistance. Natalia Ginzburg a fréquenté très jeune les milieux antifascistes turinois et – avec son mari Leone, qui mourra en 1944 à la prison de Rome – a connu le *confino*, l'assignation à résidence, dans un petit village des Abruzzes. On pourrait donc s'attendre à ce qu'elle aborde tout de suite dans ses récits les drames collectifs de la guerre et de la Résistance, mais jusque-là elle préfère se cantonner à des histoires personnelles, souvent d'inspiration autobiographique, qui dissèquent avec un regard ironique et impitoyable les contradictions quotidiennes et les problèmes existentiels du microcosme de la famille bourgeoise.

Sept ans après la fin de la guerre, la romancière italienne se décide enfin à affronter ces années tragiques

qui ont bouleversé sa vie et l'histoire de son pays, avec *Tous nos hiers*. Elle le fait à sa façon, en se démarquant de tout esprit de célébration et de toute tonalité épique. Elle aborde ces événements graves et douloureux presque indirectement, puisqu'elle évoque les drames collectifs à l'aune de vicissitudes privées d'un groupe d'adolescents issus de deux familles de la bourgeoisie piémontaise, dont le roman retrace les différents parcours de la seconde moitié des années trente à la fin de la guerre. Peu à peu leurs petites préoccupations quotidiennes – les études, les amours, les projets de vie – laissent la place à la découverte du véritable visage du fascisme, des persécutions des juifs, de la guerre avec son lot de souffrances, de privations et de morts. Ce parcours d'initiation, qui les arrache peu à peu à leur confortable insouciance, est pour eux difficile et éprouvant car ils doivent l'affronter seuls, les deux pères étant décédés juste au début du récit. Ainsi Ippolito, Concettina, Anna et Giustino d'un côté, Emanuele, Giustino et Amalia de l'autre, se retrouvent seuls, sans points de repère, dans le vide laissé par l'absence des parents, au milieu d'un monde qui étale de plus en plus ses horreurs. Au prix de nombreuses souffrances et déceptions, ils essaient de survivre dans un univers hostile, tels des individus « qui s'étaient heurtés l'un à l'autre par hasard dans un paquebot qui coulait ».

Leur apprentissage de la vie et des diverses réalités de l'Italie – la première partie du roman se déroule dans une ville du Piémont, la seconde dans un village du centre-sud de la péninsule où Anna, enceinte, essaye de s'éloigner autant de la guerre que des préjugés bourgeois – se fait par petites touches, à travers une interminable succession d'actions, gestes et mots de la vie quotidienne, sans éclats ni fureur, comme si

tout était plongé dans une sorte d'atmosphère ouatée, où même les moments les plus dramatiques sont distancés et dépassionnés. Cette atmosphère doit beaucoup à l'écriture, une écriture qui refuse toute grandiloquence et tout lyrisme, au nom d'un style essentiel et dépouillé, qui s'applique à la narration de façon objective et monocorde, éloignant de soi tout emballement émotif, comme le fait à la même époque par exemple Nathalie Sarraute. Dans ces pages, Natalia Ginzburg, qui pour une fois renonce à la narration à la première personne, propose un réalisme posé qui s'appuie sur des descriptions sobres, s'adaptant parfaitement au caractère antihéroïque d'un roman où – à l'exception du sacrifice de Cenzo Rena, seul héros positif de *Tous nos hiens* – la guerre et la Résistance sont traitées sans aucune rhétorique.

Ce refus du pathos et de l'exacerbation dramatique explique également l'absence de dialogues du tissu de la narration, tout échange entre les personnages étant restitué à travers le discours indirect. À propos de ce choix, la romancière a expliqué plus tard que la forme indirecte lui a permis d'entremêler strictement le dialogue « dans le tissu de l'Histoire », un tissu qui était « comme une maille tricotée trop serrée au point de ne plus laisser filtrer de l'air ». Le mouvement régulier qui en découle rappelle par moments la tonalité lointaine des fables d'où la romancière sait faire surgir une pluralité d'échos, de murmures et de voix qui nous permettent de pénétrer dans l'intimité de ces personnages souvent démunis face aux responsabilités de l'époque.

La jeunesse dont nous parle Natalia Ginzburg est une jeunesse qui a souffert et payé un lourd tribut. Certains n'ont pas survécu, d'autres se sont perdus en cours de route et pour ceux qui ont su passer cette

épreuve, il n'y a même pas la certitude du bonheur et de la paix retrouvée, comme le laisse entendre la dernière phrase du roman: «Ils étaient contents d'être ensemble, tous les trois, et de penser à tous ceux qui étaient morts, à la guerre, aux souffrances, au vacarme, à la longue vie difficile qu'ils avaient maintenant à affronter et qui était remplie de choses qu'ils ne savaient pas faire.» *Tous nos hiers* exprime sans détours le pessimisme de Natalia Ginzburg, pour qui, au début des années cinquante, les illusions de l'après-guerre sont déjà retombées. Pourtant, c'est précisément cette tonalité sombre et sévère qui a permis au roman de s'affirmer comme l'une des œuvres les plus originales parmi celles qui traitent de la période de la Seconde Guerre mondiale. Cinquante ans plus tard ses qualités surprennent encore.

Fabio Gambaro
Critique littéraire,
spécialiste de la littérature italienne

*And all our yesterdays have lighted fools
The way to dusty death*

Macbeth, V, 5, 22-23

Première partie

Le portrait de leur mère était accroché dans la salle à manger : une femme assise, avec un chapeau à plumes, un long visage las et apeuré. Elle avait toujours eu une petite santé, elle souffrait de vertiges et de palpitations ; et puis quatre enfants, ç'avait été trop pour elle. Elle était morte peu après la naissance d'Anna.

Parfois, le dimanche, Anna, Giustino et madame Maria se rendaient au cimetière. Pas Concettina, car elle ne mettait jamais le nez dehors le dimanche, elle détestait cette journée et la passait enfermée dans sa chambre à ravauder ses bas, vêtue de la plus laide de ses robes. Quant à Ippolito, il devait tenir compagnie à leur père. Au cimetière, madame Maria priait ; pas les deux enfants, car leur père leur répétait que prier est stupide, que Dieu existe peut-être mais qu'il est inutile de le prier : il est Dieu et il n'a pas besoin des autres pour savoir comment vont les choses.

À l'époque où leur mère vivait encore, madame Maria n'habitait pas chez eux, mais chez leur grand-mère, la mère de leur père, avec qui elle voyageait. Sur les valises de madame Maria il y avait les étiquettes des hôtels et, dans une armoire, une robe aux boutons en forme de petits sapins, achetée au Tyrol. Leur grand-mère avait la manie des voyages, elle avait toujours refusé de renoncer et elle avait ainsi englouti tout son

argent : elle aimait descendre dans des hôtels élégants. À la fin, elle était devenue très méchante, racontait madame Maria, parce qu'elle ne se résignait pas à être sans le sou, parce qu'elle ne se l'expliquait pas ; il lui arrivait de l'oublier, de vouloir s'acheter un chapeau, et madame Maria était alors obligée de l'arracher à la vitrine, car elle frappait le sol de son parapluie et dévorait sa voilette de rage. À présent, elle était enterrée à Nice, où elle était morte, où elle s'était tant amusée dans sa jeunesse, quand elle était fraîche et belle, quand elle avait tout son argent.

Madame Maria était ravie lorsqu'elle pouvait parler de l'argent que leur grand-mère avait eu, raconter leurs voyages et s'en vanter. Madame Maria était toute petite, et lorsqu'elle était assise, ses pieds ne touchaient pas terre. Voilà pourquoi elle s'enroulait alors dans une couverture : elle n'aimait pas montrer ses pieds ainsi. La couverture était celle de la voiture à cheval, celle que leur grand-mère et elle posaient sur leurs genoux vingt ans plus tôt, quand elles se promenaient dans la ville. Madame Maria se fardait un peu les joues, elle n'aimait pas qu'on la regarde le matin de bonne heure lorsqu'elle n'avait pas son rouge, elle filait donc, toute voûtée, à la salle de bains, sursautait et se fâchait si on l'arrêtait dans le couloir pour lui demander quelque chose. Chaque matin, elle passait un long moment dans la salle de bains, et tout le monde venait frapper à la porte. Alors elle criait qu'elle en avait assez de cette maison où personne n'avait de respect pour elle, elle voulait préparer ses valises sur-le-champ et se rendre chez sa sœur à Gênes. Deux ou trois fois, elle avait tiré ses malles de sous l'armoire et avait commencé à mettre ses chaussures dans des pochettes en tissu. Il fallait feindre l'indifférence, et au bout d'un moment elle

ressortait ses chaussures. Au reste, tout le monde savait que sa sœur de Gênes ne l'aurait jamais accueillie chez elle.

Madame Maria quittait la salle de bains toute habillée, son chapeau sur la tête, et se précipitait dans la rue avec une petite pelle pour ramasser à toute allure le crottin qui servirait à fumer les rosiers, en veillant à ce que personne ne la voie. Puis elle partait faire les courses avec son filet à provisions. Elle était capable de traverser la ville en une demi-heure de ses pieds minuscules et rapides dans ses petites chaussures à rosettes. Chaque matin, elle fouillait la ville entière à la recherche de ce qui coûtait le moins cher et rentrait épuisée. Elle était toujours de mauvaise humeur après les courses, elle rabrouait Concettina, qui était encore en robe de chambre, elle disait qu'elle n'aurait jamais cru qu'elle devrait un jour peiner à travers la ville avec son filet, quand elle était assise dans la voiture à côté de leur grand-mère, les genoux bien au chaud sous la couverture, et que les gens saluaient. Concettina se brossait tout doucement les cheveux devant son miroir, elle examinait ses taches de rousseur l'une après l'autre, elle examinait ses dents et ses gencives, elle tirait la langue et l'examinait. Elle fixait ses cheveux sur la nuque en un rouleau bien serré et échevelait sa frange. Avec cette frange, elle avait vraiment l'air d'une *cocottè*^{*1}, disait madame Maria. Puis Concettina ouvrait toute grande l'armoire et réfléchissait à la tenue qu'elle porterait. Pendant ce temps, madame Maria mettait les lits sens dessus dessous et battait les tapis, un fichu sur la tête, les manches retroussées sur ses vieux bras desséchés,

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

mais elle s'éloignait de la fenêtre dès qu'elle apercevait la dame de la maison d'en face à son balcon, car elle n'aimait pas qu'on la regarde battre les tapis, un fichu sur la tête, elle rappelait qu'elle était entrée dans cette maison en tant que dame de compagnie, et voilà ce qu'elle était maintenant obligée de faire.

La dame de la maison d'en face avait une frange, elle aussi, mais une frange frisée par le coiffeur et joliment ébouriffée. Madame Maria disait qu'elle paraissait plus jeune que Concettina quand elle sortait sur son balcon le matin, dans une de ses robes de chambre claires et fraîches, et pourtant l'on savait avec certitude qu'elle avait quarante-cinq ans.

Parfois, Concettina n'arrivait même pas à trouver une tenue pour la journée. Elle essayait des jupes et des chemisiers, des ceintures et des fleurs au décolleté, et rien ne la satisfaisait. Alors, elle fondait en larmes et disait qu'elle était malheureuse, sans même une jolie robe et avec une silhouette si laide. Madame Maria fermait les fenêtres afin que personne n'entende de la maison d'en face. « Tu n'es pas laide, disait-elle, tu as juste les hanches un peu fortes et la poitrine un peu plate. Comme ta grand-mère, qui avait elle aussi la poitrine plate. » Concettina criait et sanglotait, jetée à moitié vêtue sur son lit défait, elle dévidait tous ses chagrins, les examens qu'elle devait passer et les histoires avec ses fiancés.

Concettina avait de nombreux fiancés. Elle n'arrêtait pas d'en changer. Il y en avait toujours un, figé devant la grille, un garçon au visage large et carré avec pour toute chemise une écharpe sur laquelle était piquée une épingle à nourrice. Il s'appelait Danilo. Concettina disait qu'elle l'avait quitté depuis longtemps, mais il ne se résignait pas, il arpentait la rue devant la grille, les

mains derrière le dos, un béret enfoncé sur le front. Madame Maria craignait qu'il n'entre brusquement pour faire une scène à Concettina, alors elle allait se plaindre à leur père de toutes les histoires que Concettina avait avec ses fiancés, elle l'entraînait à la fenêtre pour qu'il voie Danilo, coiffé de son béret, les mains derrière le dos, elle voulait que leur père descende et qu'il le renvoie. Mais leur père disait que la rue appartient à tout le monde et qu'on n'a pas le droit d'en chasser un homme, il prenait son vieux revolver et le posait sur la table pour le cas où Danilo escaladerait brusquement la grille. Et il poussait madame Maria hors de sa chambre car il souhaitait écrire en paix.

Leur père rédigeait un grand livre de mémoires. Il l'écrivait depuis plusieurs années, il avait abandonné son métier d'avocat pour cela. Ce livre s'intitulait *Rien que la vérité*, il renfermait des choses explosives sur les fascistes et sur le roi. Leur père riait et se frottait les mains en songeant que le roi et Mussolini n'en savaient rien, qu'ils ignoraient que dans une petite ville d'Italie un homme rédigeait des pages explosives sur leur compte. Il racontait sa vie, la retraite de Caporetto, à laquelle il avait participé, lui aussi, et tout ce qu'il avait vu, les meetings des socialistes, la marche sur Rome, tous les types qui avaient retourné leur veste dans sa petite ville, des gens qui semblaient comme il faut, et les tours de cochon qu'ils avaient joués ensuite, « rien que la vérité ». Pendant des mois et des mois, il écrivait. Il ne cessait de sonner pour réclamer du café, la chambre était remplie de fumée, il ne s'interrompait même pas la nuit, sauf lorsqu'il demandait à Ippolito d'écrire sous sa dictée. Ippolito tapait fort sur la machine, et leur père dictait en arpentant la chambre en pyjama. Personne ne pouvait dormir car les murs de la maison étaient

minces; madame Maria se tournait et se retournait dans son lit, tremblant de peur à l'idée qu'on entende, dans la rue, la voix animée de leur père et les choses explosives qu'il disait contre Mussolini. Mais leur père perdait soudain courage, son livre ne lui paraissait plus aussi beau, il disait que les Italiens avaient tous la tête à l'envers et qu'il était impossible de les changer avec un livre. Il disait qu'il avait envie de sortir dans la rue pour tirer avec son revolver, ou de dormir, allongé sur son lit, en attendant que la mort vienne. Il ne quittait plus sa chambre, il passait ses journées couché et voulait qu'Ippolito lui lise *Faust*. Il appelait ensuite Giustino et Anna, leur présentait ses excuses car il ne s'était jamais comporté comme un père avec eux: il ne les avait jamais emmenés au cinéma, ni même en promenade. Il appelait Concettina, l'interrogeait sur ses examens et ses fiancés. Il devenait très gentil quand il était triste. Puis il se réveillait un beau matin et il n'était plus aussi triste, il priait Ippolito de lui masser le dos au gant de crin, il réclamait son pantalon en flanelle blanche. Il s'asseyait dans le jardin et demandait qu'on lui apporte le café, mais il le trouvait toujours trop léger et l'avalait avec dégoût. Il restait assis là toute la matinée, la pipe serrée entre ses longues dents blanches, son visage maigre et ridé contracté par une grimace, due au soleil, au dégoût pour le café ou à l'effort qu'il produisait pour supporter le poids de sa pipe entre ses dents – on ne savait pas bien. Lorsqu'il n'était plus triste, il ne présentait plus ses excuses à personne, il fouettait les rosiers de sa canne en pensant de nouveau à son livre de mémoires. Alors madame Maria se chagrinait pour les rosiers, auxquels elle tenait tant, elle qui faisait tous les matins le sacrifice de descendre dans la rue et de ramasser du crottin à l'aide d'une pelle, au risque d'être vue et raillée.

Leur père n'avait pas d'amis. Parfois, il traversait toute la ville d'un air moqueur et méchant, il s'asseyait dans un café du centre-ville pour regarder les badauds, pour s'exhiber devant ceux qu'il avait très bien connus, pour montrer qu'il était encore vivant, car il pensait qu'ils enrageaient à cette idée. Il regagnait leur maison tout content lorsqu'il avait vu passer un de ceux qui étaient jadis socialistes, comme lui, et qui étaient maintenant fascistes: ils ignoraient que son livre de mémoires parlait d'eux, de l'époque où c'étaient des gens comme il faut, et des tours de cochon dont ils s'étaient rendus coupables ensuite. À table, leur père se frottait les mains et disait que si Dieu existait, il lui permettrait de vivre jusqu'à la fin du fascisme, afin qu'il puisse publier son livre et voir la tête des gens. Il disait qu'on saurait ainsi si ce Dieu existait, ou pas, même s'il pensait que non, en fin de compte, ou alors Dieu existait peut-être, mais il était du côté de Mussolini. Après le repas, leur père disait: « Giustino, va m'acheter le journal. Rends-toi utile puisque tu n'es pas agréable. » Car il n'était plus du tout gentil quand il n'était pas triste.

De temps à autre, ils recevaient de grandes boîtes de chocolats qu'envoyait Cenzo Rena, qui avait jadis été un très bon ami de leur père. Ils recevaient aussi ses cartes postales de tous les coins du monde, parce que Cenzo Rena voyageait sans cesse. Madame Maria reconnaissait les endroits où elle était allée avec leur grand-mère, elle glissait les cartes postales dans le miroir de sa commode, mais leur père ne voulait pas entendre parler de Cenzo Rena, car s'ils avaient été amis, ils s'étaient ensuite horriblement disputés. Aussi, quand il voyait arriver les chocolats, il haussait les épaules en soupirant, et Ippolito était obligé d'écrire en cachette à Cenzo Rena pour le remercier et lui donner des nouvelles de leur père.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *Tutti i nostri ieri*

© 1952, 1975, 1996 and 2014 Giulio
Einaudi editore s.p.a., Torino
© 2003, Éditions Liana Levi, pour la traduction française.

Couverture : D. Hoch
Photo : © General Photographic Agency/GettyImages

Cette édition électronique du livre de *Tous nos hiers*
de FNatalia Ginzburg
a été réalisée en janvier 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-0072-5)
ISBN e-pdf: 9791034901340